

Ça marche à Acquigny (Eure)



1 Isabelle Guyomarch, 53 ans, a lancé une gamme de cosmétiques destinée aux femmes atteintes d'un cancer.

2 C'est après avoir surmonté elle-même la maladie qu'elle a eu l'idée de créer la marque Ozalys.

3 Les contraintes du travail à la chaîne ne conviennent pas toujours aux salariées de retour de longue maladie.

4 et 5 L'atelier-école offre une bulle de tranquillité où chacune peut fonctionner à son propre rythme.

SOCIÉTÉ Un emploi adapté aux rescapées du cancer

Sous l'impulsion de sa présidente, survivante d'un cancer du sein, une entreprise normande a repensé le travail de ses employées atteintes d'une maladie grave.

À L'ÉCART du fracas des machines, une pièce entrouverte attise la curiosité. L'énergique patronne des lieux, Isabelle Guyomarch, l'appelle « l'atelier-école » ou « la bulle ». Dans cet espace équipé de tapis antibruit travaillent des employées ayant réchappé

à une maladie grave. Elles étiquettent des cosmétiques et les placent dans de coquets paquets de soie enrubannés. Aucun objectif ne leur a été fixé. Elles fonctionnent à leur rythme, se désaltèrent à leur guise. « Une nécessité absolue au sortir d'une chimiothé-

rapie qui a affecté vos glandes salivaires », assure Isabelle Guyomarch, présidente de CCI Productions. Le contraste avec les ouvriers des chaînes de conditionnement de cette usine, située à Acquigny (Eure), est frappant. Eux n'ont pas le droit de boire à leur poste en raison des normes de sécurité en vigueur. Plusieurs heures par jour, ils attrapent lestement des flacons de parfum pour les ranger dans leur emballage. Des gestes trop difficiles pour des rescapées d'un cancer. Comment y parvenir lorsque les médecins vous ont, par exemple, prélevé un muscle du dos pour recréer le volume du sein ? « Ici, la machine impose sa cadence à l'homme. Dans l'atelier, c'est l'inverse », résume Isabelle Guyomarch.

L'instinct de survie

Ne se satisfaisant plus de son emploi de cadre dirigeante dans un grand groupe pharmaceutique, cette quinquagénaire a racheté en 2008 une usine en faillite de 250 salariés qui fabriquait parfums et crèmes pour des marques prestigieuses. En 2013, elle apprend qu'un cancer du sein agressif la ronge, une épreuve racontée avec sincérité dans son livre, *Combattante*¹. « À l'époque, je n'ai pas arrêté de travailler, par devoir mais aussi par instinct de survie, témoigne-t-elle. J'aurais eu la sensation de mourir. » Elle prend conscience que l'arrêt de toute activité rime, pour nombre de malades, avec désocialisation et sentiment d'inutilité. C'est à la sortie de cette épreuve qu'elle décide de lancer l'atelier-école.

« J'étais très heureuse qu'on me trouve un poste adapté, raconte Linda, bénéficiaire du dispositif après un cancer. Je travaille ici depuis vingt ans. Pendant mon arrêt maladie, je perdais le moral, tournais en rond à la maison. Je voulais voir du monde. Ici, on veille sur nous. » Elle apprécie le plaisir simple de plaisanter avec ses collègues. Linda ne travaille que le matin ; l'après-midi, le corps ne suit



Les recettes du succès

Déculpabiliser les salariées

Lorsque l'atelier a été lancé, les candidatures ne se bousculaient pas. Les salariées craignaient de parler de leur maladie. Il a fallu multiplier les réunions et les échanges pour lever les tabous.

Bienveillance et adaptation

Les employées de l'atelier travaillent sans contre-maître, et perçoivent le même salaire que les autres. La bienveillance constitue la seule règle de management. Leurs horaires dépendent de leurs capacités.

Une volonté sans faille

Isabelle Guyomarch a bataillé pour racheter les parts de ses anciens partenaires, qui ont cherché à l'évincer pendant sa maladie. Alors que les banques refusaient de lui prêter de l'argent, elle a réussi à reprendre le contrôle de l'entreprise en y faisant entrer sa fille.

plus, elle rentre chez elle se reposer.

Pour Isabelle Guyomarch, il y a urgence : « En France, 1 000 personnes apprennent chaque jour qu'elles ont un cancer. Parmi elles, 400 sont des actives et deux à trois salariés sur cinq perdront leur emploi après deux ans », souligne-t-elle. En cause : la réticence des entreprises à adapter les missions professionnelles de ces convalescents. La cheffe d'entreprise ne comprend pas pourquoi la société dépenserait 150 000 euros par an en traitements pour sauver une personne si c'est pour ensuite la dissuader de travailler. Cela l'a poussée à adhérer à Cancer@Work², un réseau qui promeut le retour à l'activité des anciens malades. « Une pension d'invalidité de 600 euros par mois ne suffit pas pour manger, particulièrement aux femmes élevant seules leurs enfants », relève-t-elle.

La chance d'avoir des rides

La maladie a aussi conduit l'entrepreneure à développer une nouvelle gamme de cosmétiques. Des produits créés pour répondre aux besoins des personnes souffrant des effets secondaires des traitements anti-cancéreux. « C'était une autre manière de donner du sens à ce qui m'est arrivé, analyse Isabelle Guyomarch. Faire des crèmes pour les femmes qui ne veulent pas de rides dans dix ans ne m'intéressait pas. Pour celles qui auront la chance d'en avoir dans dix ans, oui ! »

Depuis la création de l'atelier-école, la dirigeante a eu la surprise de constater que les arrêts maladies avaient diminué de 5 %. La présence de ces grandes convalescentes au cœur de l'usine a responsabilisé certains salariés. « Intégrer les anciennes malades du cancer m'a donc permis de faire des économies. Dire que ces personnes apportent une valeur ajoutée à l'entreprise, ce n'est pas que de la communication ! » ■

1 Éd. du Cherche Midi, 128 p ; 17 €. 2 canceratwork.com